

# LA NATION

## journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 2.50 francs. Abonnement annuel: 69 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

### Bon scolaire, pas pour tout de suite

Le pouvoir scolaire vaudois s'est progressivement concentré dans les mains d'une entité indéfinissable peuplée de chercheurs en pédagogie, d'experts en didactologie, méthodologie, linguistique et communication, d'enseignants dépassés promus bureaucrates, de syndicalistes idéologues et de chefs de service politiques. C'est cette entité qui décide de tout, des structures scolaires, de la pédagogie, des programmes et des méthodes, des systèmes d'évaluation, de la durée de l'enseignement, de la formation des enseignants, des exigences à l'égard des maîtres d'apprentissage et, bien entendu, des réformes incessantes qui bousculent sans succès l'école vaudoise depuis quarante ans. Qu'ils soient «de droite» ou «de gauche», les politiciens responsables du Département de la Formation et de la Jeunesse ont délégué à cette entité tout pouvoir de décision. Ils ont mis toute la puissance de la contrainte étatique à sa disposition.

Ce monopole pédagogique empiète lourdement sur les compétences éducatives des parents. Les valeurs dites «républicaines» auxquelles le Département de la Formation et de la Jeunesse se réfère, égalitarisme unificateur, laïcisme relativiste, multiculturalisme, socialisation, vont à l'encontre des convictions philosophiques et religieuses d'un certain nombre d'entre eux: l'éducation qu'ils donnent n'est pas relayée à l'école; elle y est parfois contestée.

Les enseignants n'y trouvent pas non plus leur compte, privés qu'ils sont de leur autonomie méthodologique et ravalés à la fonction d'animateurs de méthodes clef en main imposées d'en haut.

Les buts plus ou moins proches des réformateurs se déduisent de leurs principes: l'école unique jusqu'au certificat, le transfert des élèves des classes spéciales dans les classes ordinaires, le prolongement de l'école obligatoire jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ans, le bac pour tous, la fin de l'apprentissage en entreprise, la scolarisation de l'université...

L'initiative «Ecole 2010» entend contester cette évolution en portant la lutte à l'intérieur même du système.

C'est une initiative de professionnels de l'enseignement. Dans une perspective différente, mais pas contradictoire, les promoteurs du «bon scolaire» et de la liberté du choix de l'école veulent agir sur les relations entre les parents, l'école et l'Etat. C'est une initiative de parents.

Le système du bon scolaire a pour but de permettre à tous les parents, quelle que soit leur situation financière, de choisir en toute liberté l'école de leurs enfants: les parents reçoivent des pouvoirs publics un chèque d'un montant correspondant au coût moyen d'un élève, ils le remettent à l'école de leur choix et celle-ci l'encaisse auprès de l'Etat. Pour être reconnues par l'Etat, les écoles devraient répondre à un certain nombre de conditions basiques. Le tout est évidemment de savoir qui définit ce qui est basique.

Philosophiquement, l'idée exprime la primauté de la famille en matière d'éducation et met en cause l'infaillibilité idéologique de l'Etat; pédagogiquement, elle restitue leurs compétences en matière méthodologique et d'évaluation aux enseignants et aux établissements scolaires; socialement, elle rend les écoles privées accessibles à tout un chacun; fiscalement, elle diminue la double charge que représente pour des parents le soutien à l'école publique par le biais des impôts et le paiement de l'écologie à un établissement privé; économiquement, elle introduit un peu de concurrence dans le monde des établissements scolaires<sup>1</sup>.

Un groupe de pression fédéral intitulé *Elternlobby*<sup>2</sup>, en français *Lobby parents suisse*, fondé en 2002, a suscité le lancement d'initiatives cantonales intitulées «Oui à la diversité et au choix de l'école pour tous». Dans le demi-canton de Bâle-Campagne, le nombre de signatures requis a été atteint et les électeurs voteront en octobre. L'antenne du *lobby* dans le Canton de Vaud, Mme Susanne Bergius, d'Yverdon, annonce le lancement d'une initiative pour cet automne.

Les milieux réformateurs, on s'y attendait, ont immédiatement contre-attaqué en proclamant que l'école publique y perdrait sa «dimension intégrative» au profit de la création d'une multitude

de «ghettos» soustraits à l'action bienfaisante des «valeurs républicaines».

Sur le plan pratique, M. Pierre Jacard, directeur général adjoint de l'enseignement obligatoire vaudois, émet trois objections<sup>3</sup>. Tout d'abord, la planification scolaire en matière d'organisation des classes et des transports serait extrêmement difficile, pour l'école publique comme pour les écoles privées. Ensuite, «il faudrait créer bien plus de places qu'il n'y a d'enfants» pour assurer une offre réelle à tous et partout. La troisième objection est que les classes des zones périphériques risqueraient d'être désertées. Ces objections ne doivent pas être prises à la légère.

Ce qui a surpris, en revanche, c'est que beaucoup de fervents partisans du bon scolaire se sont déclarés publiquement défavorables à l'initiative, les uns jugeant que les esprits ne sont pas encore prêts, les autres, dont nous faisons partie, craignant qu'elle ne suscite dans le corps électoral un sentiment de saturation qui serait nuisible à l'initiative «Ecole 2010».

Les écoles privées ne semblent pas très favorables non plus. Elles redoutent que l'Etat ne subordonne leur reconnaissance à des conditions de fond et de forme inacceptables.

Une acceptation de l'initiative par le peuple vaudois ne changerait évidemment pas les conceptions du Département de la Formation et de la Jeunesse. Mme Lyon a déjà déclaré<sup>4</sup>: «L'école publique est capable de prendre en charge tous les élèves, et cela de manière différenciée.» Tant que cette mentalité égalitaire et centralisatrice, pour ne pas dire totalitaire, régnera sur le monde scolaire vaudois, la liberté du choix de l'école sera une formule vide de sens dans le Canton. Il faut desserrer l'étau.

En Suède, par exemple, la liberté scolaire a été liée à une décentralisation de l'école et à un transfert des responsabilités scolaires de l'Etat central aux

communes. Nous citons MM. Nordmann et Chenaux: *La liberté des parents se trouve considérablement étendue, puisque ceux-ci peuvent opter pour une école publique de leur propre municipalité, une école publique d'autres municipalités, une école indépendante souvent fondée sur des projets pédagogiques spécifiques (comme les écoles Waldorf-Steiner ou Montessori, ou encore des écoles confessionnelles) ou une école «intermédiaire» résultant d'un contrat de collaboration entre les autorités municipales.*

C'est un fait que les créateurs actuels d'écoles en marge de l'école publique travaillent généralement sur le plan communal ou intercommunal. Je pense aux petites classes gérées par des mouvements évangéliques en différents endroits du Canton, à Oron, par exemple, au pied du Jura, bientôt à Lucens. Au niveau local, on peut aborder la fondation d'une école originale sous un angle concret et maîtrisable.

Il faut fixer, au moins dans le principe, le rôle des communes vaudoises dans un système de libre choix de l'école. Pour ce motif aussi, il est nécessaire de repousser la date du lancement de l'initiative pour un bon scolaire.

OLIVIER DELACRÉTAZ.

<sup>1</sup> On se reportera avec fruit à l'ouvrage «Libérez l'école! – Les libertés scolaires, mode d'emploi», Jean-Daniel Nordmann et Jean-Philippe Chenaux, Etudes et Enquêtes N° 33, Lausanne, 2004. On peut la commander au prix de 19 francs au Centre Patronal, Case postale 1215, 1001 Lausanne (021 796 33 00).

<sup>2</sup> Le site du lobby s'intitule [www.elternlobby.ch](http://www.elternlobby.ch). La version française ne fonctionne pas.

<sup>3</sup> «Ecole privée ou publique?, le casse-tête du libre choix», Tasha Rumley, *L'Hebdo* du 12 juin 2008.

<sup>4</sup> *L'Hebdo*, op. cit.

### Concert événement

Le Festival de musique classique Montreux-Vevey débute à la fin de ce mois d'août par un concert qui, pour deux raisons, est un véritable événement. Il y a d'abord l'oeuvre exécutée: la monumentale *Grande Messe des morts* opus 5 d'Hector Berlioz, dont la musique fut trouvée «belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse» par Alfred de Vigny. Ce chef-d'oeuvre est relativement peu souvent interprété sous nos latitudes (pour mémoire, on rappellera l'exécution qui en avait été faite à la salle Métropole à Lausanne en 2003, lors du bicentenaire de la naissance du compositeur), car il requiert un immense orchestre et un chœur non moins imposant. Et c'est la deuxième

raison pour laquelle ce concert est un événement: en effet, deux grandes formations orchestrales de la Confédération, l'Orchestre de la Suisse Romande et l'Orchestre de la Tonhalle de Zurich, joueront ensemble pour la première fois de leur histoire; le Schweizer Kammerchor (dont il y a tout lieu de supposer qu'il ne sera pas dans sa formation «de chambre»...) et le ténor Joseph Kaiser complètent la distribution, et tous obéiront à la baguette de Marek Janowski, actuel directeur musical de l'OSR.

Le concert a lieu le jeudi 28 août à 20h à l'Auditorium Stravinski. Pour plus d'informations sur le festival: [www.septmus.ch](http://www.septmus.ch).

Fr. MONNIER

### † Mme Lucy Cavin-Fonjallaz

Notre amie Lucy Cavin nous a quittés le 25 juillet dernier. Tous ceux qui l'ont accompagnée pendant ces années de lutte, d'espoirs, de désespoirs et de souffrance, garderont le souvenir de son courage et de son sourire. Alors qu'elle ne se faisait plus d'illusions sur l'issue de sa maladie, elle nous parlait avec animation de telle pièce de clavecin; remarquant l'émotion que suscitait en nous un enthousiasme nullement altéré par son état de santé, elle ajouta que si,

pour le temps qui lui restait à vivre, elle devait se fermer à tout ce qu'elle aimait, ça n'en valait pas la peine. Il y avait de la délicatesse à notre égard dans cette réflexion, mais de la vaillance aussi. Nous gardons d'elle cette image d'une vision réaliste, dominée par une belle vitalité.

Nous réitérons nos vives condoléances à M. Jean-François Cavin, à ses enfants et à sa famille.

DL

## Capo d'Istria

(Suite du N° 1842)

*Après des débuts remarquables de médiateur dans la République des Sept Iles au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Capo d'Istria entre au service du ministère des affaires étrangères de l'Empire russe.*

### Son intervention en Suisse

Avant d'engager la campagne de France, les Coalisés se concentrent à Francfort-sur-le-Main. «*C'est alors que l'on commença à parler de la Suisse. Metternich préconisait le passage des alliés à travers le territoire helvétique; l'empereur Alexandre, lui, avait promis à ses amis suisses de respecter la neutralité de la Confédération et avait des scrupules à entrer dans les vues du ministre autrichien.* Il est alors décidé, pour «*tâter le terrain*», d'envoyer auprès des cantons suisses deux hommes de confiance. Le tsar désigne Capo d'Istria et Metternich le chevalier de Lebzelter.

Hugli nous rappelle ici l'état dramatique dans lequel se trouvait alors la Confédération des XIX cantons, déchirés entre d'une part les partisans de l'ancien régime, largement majoritaires et qui comptaient, avec la ferme espérance de la chute de Napoléon et de la fin du joug français, sur le rétablissement de l'ancien régime, en particulier pour les Bernois la récupération de leurs baillages; d'autre part les partisans de l'ordre nouveau et du maintien des libertés acquises en 1798 ainsi que de l'égalité entre les cantons.

La Diète helvétique siégeait alors à Zurich et «*se demandait avec angoisse quel parti prendre.* Elle fit «*à tout hasard*» une déclaration de neutralité, tout en sachant parfaitement «*qu'ensuite de son impréparation militaire, de la faiblesse du lien fédéral et des dissensions intestines, la Suisse ne serait guère en mesure de faire respecter ses frontières.*»

C'est alors que, le 21 novembre 1813, nos deux émissaires arrivent à Zurich avec pour mission «*de tout mettre en œuvre pour faire sortir la Suisse de l'orbite napoléonien.*»

Reproduisons ici un passage essentiel de l'article.

«*Là s'arrêtait la concordance de leurs instructions, car une fois l'Acte de Médiation abrogé, il s'agissait d'élaborer un nouveau statut politique qui, dans la pensée du gouvernement autrichien, devait être un retour pur et simple au système d'avant 1798, alors que Capo d'Istria avait reçu de son maître la recommandation expresse d'éviter le rétablissement des oligarchies et des baillages, et de sauvegarder tout spécialement l'autonomie cantonale des Vaudois.*»

Il n'est pas douteux que le tsar a pris, vis-à-vis de son précepteur, dont l'influence le marque encore, un engagement en quelque sorte moral dans ce sens. J'en veux pour preuve, ayant trouvé le passage topique dans sa biographie par Henri Troyat (Flammarion 1980 pp.242-243), son exclamation lorsqu'il apprend que les troupes autrichiennes, passant outre son opposition, ont violé la neutralité suisse et franchi le Rhin à Bâle et à Schaffhouse: «*C'est un des jours les plus malheureux de ma vie*»; et sur la lettre qu'il écrit à Laharpe pour déplorer l'événement et en rendre responsables «*ces messieurs de Berne*», qui ont voulu attirer les alliés dans leur pays afin d'y étouffer toute tentative d'indépendance de la part des autres cantons. Au risque de sortir un peu du sujet, je ne résiste pas au plaisir de citer la fin de cette lettre, qui en dit long sur l'état d'esprit d'Alexandre: «*Si près de vous, je nourris la douce consolation que je pourrai vous serrer dans mes bras et vous réitérer de bouche toute la gratitude que mon cœur vous portera jusqu'au tombeau.*»

Ses sœurs les grandes-duchesses, comme promis à leur gouvernante, ne devaient donc pas avoir grand-peine à convaincre leur frère de tenir ses promesses. De son côté le Conseil d'Etat vaudois souhaitait que Laharpe prît son bâton de pèlerin pour s'assurer de vive voix des bonnes dispositions de son ancien élève, mais il était malade et c'est Henri Monod qui en décembre de cette même année 1813, se rendit en mission auprès du tsar, à Fribourg-en-Brisgau, d'où il revint «*avec la promesse formelle de la protection du monarque étendue du canton de Vaud à ceux d'Argovie, de Thurgovie et de Saint-Gall, tout aussi menacés que lui par le retour à l'ancien régime.*»...

Les événements se précipitent. Le 13 décembre, de Wattenwyl, commandant des groupes fédérales, capitule sans combat. Reconnaisant la réussite de l'opération du point de vue stratégique, Alexandre ne s'est pas brouillé avec Metternich. Le général autrichien Bubna entre le 20 à Bâle avec son armée, sans coup férir, traverse la Suisse et vient établir son quartier général à Lausanne. Berne et le parti oligarchique exultent, s'imaginant qu'il va rétablir l'ordre ancien, mais Bubna «*impressionné par la fermeté d'attitude des Vaudois*», oppose une fin de non-recevoir à leurs sollicitations. Peut-être devait-il aussi connaître la position très ferme du tsar...

Et Capo d'Istria? Durant l'année 1814, dit Hugli «*il semble bien avoir été l'homme du destin.*» En effet sa double qualité de représentant direct du tsar, qui à Bâle en janvier 1814 lui avait donné un programme général (v. Troyat p. 243) et de patriote grec sensible aux souffrances des petits Etats aspirant à l'indépendance, il démontra brillamment, à l'égard de la Longue Diète et des cantons, ses qualités exceptionnelles de médiateur. «*Il se sentait à son aise comme s'il retrouvait tout-à-coup l'atmosphère même de sa patrie.*» En bon aristocrate, il avait toujours été hostile à la Révolution française et à Napoléon, mais il comprenait aussi que le retour à l'ancien état des choses était impossible. Il déploya une intense activité pour établir un modus vivendi entre les Suisses et pour leur faire admettre une constitution aussi équitable que possible. «*Ses rapports sur les questions fédérales, notamment son mémoire à la Diète du 21 avril 1814, sont à la fois un modèle de clarté et de clairovoyance. Et l'on ne peut qu'admirer cet*

*étranger qui, en Suisse depuis moins de six mois, raisonne sur le passé, le présent et l'avenir de la Confédération avec autant de perspicacité que d'autorité.*» Laharpe disait alors de lui: «*C'est un homme que le bon génie de notre patrie paraît avoir choisi pour lui faire du bien.*»

Capo d'Istria connaissait évidemment l'intérêt «*presque sentimental*» de son souverain pour le canton de Vaud. Le plénipotentiaire lui voua donc une attention toute particulière et, rentrant de Paris en juin 1814, après avoir passé par Genève (sans doute pour assurer les Genevois qu'ils recouvreraient leur indépendance) il vint à Lausanne pour s'enquérir sur place des vœux des Vaudois. Il y arriva discrètement le soir du 14 pour loger au Lion d'Or et la nouvelle de sa venue, le lendemain, met les autorités en effervescence. Une délégation du Conseil d'Etat vient lui présenter ses compliments, une garde d'honneur lui est offerte, un repas à quarante couverts lui est offert à la «*maison nationale*», c'est-à-dire au Château. L'après-midi de ce même 15 juin, on mène le diplomate admirer les plus beaux points de vue de notre capitale, sous la conduite des conseillers d'Etat; on le fait descendre à Ouchy «*où l'on a en toute hâte loué une barque et réuni des musiciens pour ne petite promenade sur l'eau.*»

Il est à peine croyable que tout ce programme ait été décidé, organisé et exécuté en un seul jour. Cela relève plutôt du conte de fées.

Bien qu'Hugli ne précise pas le nombre de jours qu'il a consacré sur place à notre Canton, il nous affirme que Capo d'Istria a trouvé le temps «*de discuter avec les représentants des différentes factions et des diverses tendances, tâchant de se faire une idée exacte des désirs du peuple vaudois comme aussi de la constitution qui lui conviendrait le mieux. On rapporte même qu'il ne fut pas sans tiquer en lisant sur l'écusson vaudois la devise «Liberté et Patrie», dans laquelle il craignit de voir quelque survivance douteuse de la Révolution française; mais nos hommes d'Etat n'eurent pas de peine à le convaincre que le mot «Liberté» n'avait pas, chez nous, un sens séditieux, et il se déclara pleinement satisfait de l'explication.*»

(à suivre...)

ALEXANDRE BONNARD

## Revue de presse

### Eternel dissident

C'est sous ce titre que M. Vincent Pellegrini commente dans Le Nouveliste du 5 août la mort de Soljénitsyne:

*Penseur profond et intemporel, Alexandre Soljénitsyne a démontré de manière magistrale les mécanismes du communisme matérialiste et athée. Après lui, on ne pouvait plus être consciemment communiste en Occident. Il n'était pourtant plus en odeur de sainteté auprès des élites qu'il appelait malicieusement «la tribu instruite». Il faut dire que son dernier combat fut politiquement incorrect et fit de lui définitivement un dissident. [...]*

Pourquoi cette désaffection de notre intelligentsia occidentale envers ce dissident qu'elle avait tout d'abord encensé?

[...] *Cette nouvelle nomenclature de l'esprit n'a jamais pardonné à Soljénitsyne son discours dit de Harvard sur la démission civilisationnelle et morale de l'Occident. Il délivrait notamment ce terrible constat: «Votre société ignore dans l'homme ses facultés les plus hautes; votre intelligentsia est libre mais sans courage, soumise aux censures de la mode». Il parla plus tard «d'épuisement» de la culture. Soljénitsyne a ainsi connu un dernier exil, celui qui l'a éloigné de la plupart des grandes salles de rédaction. Son «conservatisme» lui a valu d'être mo-*

*rigéné par les nouveaux commissaires de la démocratie d'opinion. [...]*

Soljénitsyne avait discerné qu'à l'origine intellectuelle du marxisme persécuteur, il y avait l'abandon de la foi chrétienne remplacée par la philosophie des Lumières. Il mettait ainsi en cause la religion de notre intelligentsia occidentale. On ne le lui a pas pardonné.

E. J.

### Des perles de mauvais goût

Les lecteurs de 24 heures du 6 août ont eu le privilège de déguster, en première page avec photos couleur, deux grandes nouvelles:

Dans l'avion l'emmenant à Pékin, «*Seul le syndic de Lausanne Brélaz, à cause de sa corpulence, a dû prendre place en business.*» En même temps, son épouse «*a fini aux urgences (sic) en raison de complications liées à son by-pass gastrique.*» Pour mieux saisir l'horreur d'un by-pass (en l'occurrence non mortel), il faut lire, à l'intérieur du même numéro, une longue interview de la victime: «*Je ne vais pas me suicider, ce serait assez couillon (sic) maintenant que l'on vient de me sauver la vie.*»

Ces détails indiscrets sont vraiment passionnants et de bon goût. 24 heures reste un «grand» quotidien...

P. M.

## † Dr. Jean-Claude Perrin

Décédé à fin juillet à l'âge de 88 ans, notre ami Jean-Claude Perrin a exercé son activité médicale de 1946 à 1990 à Combremont-le-Grand. C'était encore l'époque où le médecin de campagne se rendait souvent à domicile au chevet des malades. Il lui arrivait en hiver, lorsque les routes n'étaient pas déblayées, de se déplacer à cheval pour se rendre dans les villages de la Broye vaudoise et fribourgeoise. La nombreuse assistance qui remplissait l'église de Combremont-le-Grand lors du service funèbre était la preuve de la reconnaissance de la population envers son médecin.

Dès le temps de ses études Jean-Claude Perrin s'était associé au «Mouvement de la Renaissance vaudoise». Ses obligations professionnelles astrei-

gnantes ne lui ont certes pas permis de consacrer beaucoup de temps à l'action politique proprement dite. Mais *La Nation* se trouvait toujours en bonne place parmi les publications offertes à ses patients dans la salle d'attente. Lorsqu'il y avait un travail pratique à effectuer il était toujours disponible. Des centaines et des centaines de lettres circulaires ont été mises sous plis, adressées et expédiées dans la vaste pièce que Mme et M. Perrin mettaient à notre disposition dans leur maison.

A son épouse, à sa très nombreuse famille, en particulier à son frère le Dr Georges Perrin dont nos lecteurs ont très souvent trouvé la signature dans notre journal, nous disons notre vive sympathie. Nous perpétuerons la mémoire de Jean-Claude Perrin.

J.

## Charles le Téméraire à Berne: derniers jours

Cet article doit commencer par des excuses. Pardon, ami lecteur, de ne pas vous avoir parlé plus tôt de l'exposition Charles le Téméraire (1433-1477) au Musée historique de Berne. Une si belle collection! C'est quelques jours avant sa fermeture<sup>1</sup> seulement que je vous recommande – que je vous supplie – d'aller la voir! Mais gageons qu'au moins le bouche-à-oreille, si vous ne lisez pas d'autres journaux que *La Nation*, vous aura déjà conduit vers les richesses du Téméraire exposées dans la ville de l'ours.

Les mots ne permettent pas de décrire ce que j'ai vu au Musée historique il y a quelques jours. Oh, ne dites pas: encore un article élogieux de Nicolas de Araujo qui, bon public, dit du bien de tout ce qu'il va voir. Non, louez l'intelligence de la rédaction, qui ne demande de compte-rendus que sur les beaux sujets!

Cette fois encore c'était comme on dit bien vu: car l'exposition bernoise mérite d'être visitée. Elle nous présente une quantité impressionnante d'œuvres d'art et d'objets précieux en tout genre, et cependant on a l'impression de n'ouvrir qu'une étroite fenêtre sur le grandiose, le riche XV<sup>e</sup> siècle, dont Charles le Téméraire est l'incarnation parfaite. Ah, quelle époque! Quel raffinement, quelle énergie! Un portrait du Téméraire montre qu'il avait une figure noble et un sens de la grandeur que n'eurent sans doute pas ses adversaires. Regrouper ses possessions à cheval sur la France et le Saint Empire pour, peut-être, recréer l'ancienne Lotharingie, ou mieux encore accéder au trône impérial, telle était l'ambition du duc de Bourgogne. Pour cela il se mit au travail – on le surnom-

maît également le Travaillant, d'autant qu'il «travaillait» durement ses sujets nobles ou bourgeois, exigeant une grande loyauté de leur part. Des prospères possessions de Flandres et de Belgique, il tira les ressources nécessaires à l'accomplissement de son œuvre, qui ne se limitait pas du tout à une expansion territoriale. L'exposition montre que Charles accomplissait un projet bien plus large déjà initié par son père Philippe le Bon. Il s'efforça d'améliorer l'intendance de ses terres et l'administration de la justice. Homme de terrain, il investit beaucoup de sa personne pour maintenir une armée bien entraînée. On voit aussi que la maison de Bourgogne avait fondé un projet véritablement social, où les liens personnels tenaient une grande place. Le duc est à la tête de l'ordre des chevaliers de la Toison d'Or (référence à la quête de Jason), qui avait été établi par Philippe le Bon pour «défendre l'Eglise et porter haut l'esprit de chevalerie et la loyauté envers la maison de Bourgogne». Les 32 nobles chevaliers qui le composaient à la manière de ceux de la Table ronde suivaient un code d'honneur très strict et devaient toujours porter le collier en or de l'Ordre, une chaîne de briquets et de pierres ornée d'étincelles.

Les arts sous toutes leurs formes étaient encouragés. L'exposition contient plusieurs œuvres d'une qualité exceptionnelle, montrant le foisonnement artistique qui à cette époque caractérisait la Flandre des ducs de Bourgogne. J'en citerai deux parmi cent. Le Triptyque de Willem Moreel (1484), peint par Hans Memling, présente toute la famille du magistrat flamand,

hommes à gauche et femmes à droite, agenouillée en direction de Saint Christophe portant l'enfant Jésus au centre. Sur l'épaule du chef de famille, Saint Guillaume se penche en un geste de soutien, tandis que Sainte Barbe prie à côté de la mère, sa tour dans une main. On reste ébloui par cette représentation: des couleurs pures, une sublimité dans la mise en scène que soutiennent des expressions naturelles et l'un ou l'autre détail touchant, par exemple le fait que les pages du livre de prières se soulèvent parce que Madame soulève un peu ses mains jointes.

Mais il y a tout autre chose. Les tapisseries de l'époque, quelques-unes provenant du butin pillé par les Bernois lors de leur conquête du Pays de Vaud, nous donnent une idée du faste dans lequel devait vivre Charles le Téméraire. La Tapisserie aux Mille fleurs est composée du blason et des emblèmes de Philippe le Bon au milieu d'une mer de fleurs. Les tons bleus, crème et or sur fond sombre confèrent à cette tapisserie une majesté toute caractéristique de la maison de Bourgogne, à la fois grande et subtile.

Je ne parle pas des enluminures, sculptures et autres bijoux dont le musée est rempli. Il y a encore des quantités d'objets militaires, d'armures et d'habits du XV<sup>e</sup> siècle. L'exposition reconstitue intelligemment l'entrevue de Trèves entre Charles et l'empereur Frédéric, où les politesses durèrent six heures, après quoi l'on mangea dans de l'or et de l'argent des plats innombrables. Le duc de Bourgogne voulait se faire couronner roi par l'empereur: pour impressionner ce dernier, il fit venir une

suite de six mille hommes, et même une lionne!

Est retracée enfin la carrière politique et militaire, et l'échec en fin de compte, du Téméraire.

Charles était un chevalier, quelqu'un qui ose, sa devise était «je l'ay emprins» - je l'ai osé. Mais téméraire, Charles avait des principes: son adversaire Louis de France XI n'en avait pas, pas plus que les grossiers Confédérés qui attaquèrent son camp à l'improviste à Morat avant de massacrer tous les prisonniers. Né trop tard peut-être dans une époque qui commençait à devenir cynique – voyez Machiavel – Charles le Téméraire était un homme politique au sens le plus noble du terme. C'est pourquoi c'était un homme fin, et je finirai là-dessus car cela illustre mon propos.

Il augmenta la bibliothèque fondée par son père de mille livres. Mais il s'intéressait davantage à la musique, faisant venir à sa cour les meilleurs compositeurs de son temps. Il écrivit lui-même de nombreux morceaux de musique, dont deux nous sont parvenus. Au Musée historique de Berne, vous pourrez écouter un air courtisane composé par Charles le Téméraire, «Madame, trop vous vous m'esprenés!» Comme c'est beau. Alors bien sûr, comparez cela aux hordes de Suisses barbares qui finirent par battre ce prince sur le champ de bataille, et vous vous direz: Ah, Vaudois, comme nous pouvons être fiers d'avoir été du côté du Téméraire lors des guerres de Bourgogne!

NICOLAS DE ARAUJO

<sup>1</sup> Exposition ouverte jusqu'au dimanche 24 août de 8h15 à 20 heures.

## † Alexandre Soljénitsyne méconnu

(11 décembre 1918 – 3 août 2008)

Nous devons à l'amicale obligeance du Dr Georges Perrin, notre collaborateur, de pouvoir présenter une réflexion quelque peu originale à propos de ce grand homme que fut Soljénitsyne. Si lui-même regrette (dans son entretien de 1983 avec Bernard Pivot, soit onze ans avant son retour en Russie) que la critique réduise son œuvre à une pensée politique, d'ailleurs largement controuvée par la grande presse, au lieu de voir en lui d'abord un écrivain, c'est-à-dire un homme et un style, on ne peut pas ignorer que sa critique du totalitarisme ne le cède en rien à sa critique de la démocratie. C'est ainsi qu'il reprochait, dans ses *Esquisses d'exil*, assez brutalement à Sakharov, en dépit de toute l'admiration qu'il lui portait, de donner à fond dans cette idéologie: «*De notre corps est né un homme remarquable, un être de clarté, mais tout l'élan de son abnégation et son héroïsme, il le met au service de ce qui n'est pas la patrie à proprement parler. Il se contenterait de la liberté- et la Russie, elle, quelque part à l'arrière plan, fait pâle figure.*»

### LA NATION

Rédacteur responsable:  
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:

Place Grand-Saint-Jean 1

Case postale 6724, 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)

Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch

Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Après l'avoir encensé tant qu'il apparaissait comme le grande figure de l'opposition dans son pays, les intellectuels occidentaux ne lui ont pas pardonné de persévérer dans l'opposition qu'il a constamment manifestée à l'égard de toutes les chimères démocratiques, droits de l'homme compris, et ont tenté de le présenter comme un réactionnaire, partisan d'une sorte de nouvelle espèce de théocratie, simplement parce qu'il est resté fidèle à la religion orthodoxe. Or il suffit de parcourir son petit livre prophétique<sup>1</sup> pour comprendre qu'il n'était nullement porté vers un retour en arrière, mais qu'il était bien convaincu de la nécessité d'admettre la sécession des onze républiques intégrées de force dans l'empire. Les faits lui ont donné raison! Si nos critiques et autres politologues devaient avoir encore des doutes sur la pensée profonde de cet homme hors du commun, qu'ils relisent avec nous, dans ces mêmes *Esquisses d'exil* citées plus haut, ce texte extraordinaire:

«*Je ne me représentais pas encore clairement l'incompréhension et la réaction de rejet dont je serais l'objet. L'Occident n'était que l'endroit lointain où s'imprimaient mes œuvres, je ne le sentais pas avec le bout de mes nerfs. Je ne sentais absolument pas que, là-bas, l'opinion publique dominante avait déjà commencé à se détourner de moi depuis deux ans: depuis ma Lettre au Patriarche à cause de mon attention soutenue pour l'orthodoxie, depuis Août parce que j'y condamnais libéraux et révolutionnaires, et y approuvais le service des armes.*

*Pour l'Occident, le tableau était celui-ci: ils avaient défendu contre le fé-*

*roce gouvernement soviétique un héros démocrate et socialiste (si fort était le désir de comprendre les choses ainsi). Et, alors qu'ils m'avaient sauvé, je ne me révélais pas socialiste pour un sou. Je n'étais donc pas en communion d'idées avec l'Occident, j'étais peut-être même son adversaire? Qui donc avaient-ils sauvé?*

*Après ses enthousiasmes récents, encore tout proches, la presse occidentale se mit à déverser sur moi des invectives: en l'espace de trois semaines, le tournant était raide! Mais ce qui les blessait le plus, c'était de voir que je n'étais pas un admirateur passionné de l'Occident, pas un «démocrate»!*

*[...] La conscience de servir, par sa vie, la volonté de Dieu, telle est la conscience saine de tout homme qui ap-*

*préhende Dieu d'un cœur simple, sans la moindre superbe. La littérature occidentale s'est abaissée jusqu'au divertissement et au paradoxe, elle a perdu sa haute vocation de former les mœurs et les caractères.*

*[...] Quelque étrange que cela puisse paraître, les démocrates aiment la brosse à reluire, presque autant que le totalitarisme.»*

Il convient de rendre un juste hommage au grand Russe, en restituant ainsi l'image d'un homme qui par le génie de sa plume a défendu et illustré sa foi et ses principes – lesquels ne sont pas si éloignés des nôtres.

DANIEL LAUFER

<sup>1</sup> Alexandre Soljénitsyne: *Comment réaménager notre Russie?* - réflexions dans la mesure de mes forces. Fayard, 1990.

## Les Marches du Pays

### Balcons de la Gruyère

Après une excursion aux pieds des Tours d'Aï, en 2007, les organisateurs des Marches du Pays proposent cette année aux lecteurs de *la Nation* un nouveau trajet en montagne, entièrement inclus dans l'actuel canton de Fribourg.

*Itinéraire:* Les Rosalys – Belle Chaux – Plan-Francey – La Part Dieu – Vuadens

*Date:* samedi 6 septembre 2008 (en cas de mauvais temps, renvoi au samedi 13 septembre)

*Durée:* environ 6h30 de marche

*Points forts:* – découverte de paysages très beaux et variés (sources de la Veveyse, Intyamon, plaine de Gruyères, vallée de la Trême) – dégustation de spécialités régionales

*Renseignements:*

*La Nation*, Case postale 6724 - 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h-10h) - courrier@ligue-vaudoise.ch

## Maîtrise de soi?

Il y a quelques mois, on a reproché à un enseignant français de «ne pas avoir su se maîtriser» parce qu'il avait giflé un élève impoli.

Se maîtriser consiste à s'interdire des paroles ou des gestes inconsidérés et à réprimer les manifestations physiques des décharges émotionnelles.

Il s'agit de substituer à ces excès des attitudes socialement admissibles. Je me retiens de gifler un élève insolent qui se moque de moi, je joue à l'indifférent, je souris, j'ironise; je gagne du temps, je diffère ma réaction, je le punirai une fois que je serai calmé.

Il est paradoxal d'attendre des gens une maîtrise de soi parfaite alors qu'on ne les a jamais autant encouragés à «se lâcher». Il est aujourd'hui recommandé de «s'éclater». L'inhibition est mal

vue, les émotions refoulées rendent malade. Les thérapeutes des magazines nous le disent. La mode n'est ni au stoïcisme grec, disqualifié comme moralisme, ni au flegme britannique, relégué de l'ère victorienne, ni à la dureté romaine. Dans l'admirable série télévisée anglaise *Rome*, le centurion Lucius Vorenus, chaste et dur au mal, est surnommé le «mur catonien» («catonian stonewall», en référence à Caton l'Ancien). Il ne pleure qu'une fois: lorsqu'il assiste dans l'arène à la lutte désespérée de son ami Titus Pullo contre plusieurs gladiateurs. Au moment où Pullo va succomber, il intervient au cri de «treizième!» et sauve son camarade, vétérinaire, comme lui, de la XIIIe légion. Plus tard, les scénaristes infligent à Vorenus, à la suite de la mort de son épouse, une

sévère crise de bile noire, autrement dit une dépression, ce qui permet au téléspectateur moyen de s'identifier à lui. Concession à la modernité?

Il n'y a pas si longtemps, la famille, l'école et l'armée formaient aussi le caractère. Il n'en est plus question. Les cellules de soutien psychologique prolifèrent. Seuls le sport et les affaires exigent des nerfs d'acier (encore que, là aussi, une petite contribution chimique aide de temps à autre à supporter l'adversité...).

Différer l'expression d'une émotion ou l'assouvissement d'un désir est une mission impossible. La société (les supermarchés et la publicité notamment) excitent les désirs et une bonne dose d'héroïsme est nécessaire à tous pour résister aux sollicitations.

La modernité nous indispose parfois à cause des injonctions contradictoires qu'elle formule. Il faut résister à ses pulsions, mais chacun «a droit au plaisir». Un enseignant gardera en tout temps l'empire sur lui-même tandis que ses élèves exprimeront sans retenue leur ennui et débâleront leurs soucis intimes en plein cours. A moins que la situation inverse ne se produise!

La maîtrise de soi est une vertu qui s'apprend par l'exercice. Qui en donne l'exemple? Qui l'enseigne? Par quel miracle surgirait-elle? Ceux qui la réclament à corps et à cris feraient bien de s'interroger sur le côté paradoxal de leur exigence.

JACQUES PERRIN

## Un besoin de grandeur

*Forcenés*<sup>1</sup> est le livre d'un grand vélocipède. Ce n'est pas un livre historique. Ce n'est pas non plus une chronique. C'est un récit poétique où il est question de champions mythiques et mystiques, de prouesses cyclistes, d'héroïsme forgé dans la démesure et dans la témérité. Philippe Bordas est un grand vélocipède et son texte l'évocation désillusionnée d'un monde fabuleux maintenant disparu.

Bordas est aussi un littéraire. Lecture de jeunesse, *La Fabuleuse Histoire du cyclisme* de Pierre Chany fait naître en lui à la fois l'amour du vélo et l'amour de la littérature. Inspiré par ce livre et sa puissance propre, qui chante l'exploit des forçats de la route, il décide de devenir coureur. Le projet échoue, mais sa passion pour le vélo reste intacte. Il s'invente journaliste à *l'Equipe*. C'était l'époque des deux Bernard, Tapie et Hinault. Il se présente à Jean-Marie Leblanc, alors rédacteur en chef du journal, un pamphlet contre Bernard Tapie sous le bras. Admirateur inconditionnel d'Hinault, choqué par l'association contre nature «des vertus sauvages» et des «fadaises d'un filou», il considère que l'histoire du cyclisme s'arrête avec le coureur breton.

Bordas parle du vélo, évidemment. Il parle du temps des premiers sommets où «les échappés rebroussaient chemin en haut des cols, ayant cru percevoir le grognement d'un ours»; il parle des premières tricheries. D'entrée de jeu, il dit: «Le cyclisme n'est pas un sport. C'est un genre». Il détaille l'évolution du genre et l'évolution des genres du genre. Le sprinteur, le grimpeur, le rouleur, le baroudeur. Mais Bordas ne parle pas uniquement du vélo. Son livre ne s'adresse pas uniquement aux passionnés de la petite reine. Plus précisément, il en parle si bien qu'au fil des pages se dégage le portrait d'une époque faible où la grandeur de l'homme n'est plus tolérée. Le règne des sociologues et des nihilistes démocratiques toujours accouche du médiocre. Tout ce qui naît de la folie humaine est immédiatement puni, ramené dans les normes de l'explicable et du raisonnable, les normes de la «négation généralisée», où les exploits ne sont plus que le résultat des calculs et des méthodes dites scientifiques. Il n'en reste que des dates et des statistiques faites d'une «péréquation de débits sanguins et de puissances à maximité, une addition de génomes enchaînant et chevauchant, de pulsions cardiaques étagées jusqu'aux palpitations démentielles du bellâtre».

Le coureur moderne, un corps massif, un homme de meute, une puissance

purement physique, l'homme-machine infécond, efficace, homogénéisé, ne dépassant jamais ses limites, ne s'effondrant jamais, spirituellement vide, sans transcendance aucune, sans communion aucune, affreusement conventionnel et programmé comme un satellite que l'on met en orbite.

Or une course cycliste n'obéit pas à des plans préconçus. Elle est un éternel rebondissement. Elle est une lutte incessante et épuisante. Le cyclisme n'est pas un sport raisonnable. Tout est dans la démesure. Tout est dans la folie des hommes et dans leur volonté d'aller au bout d'eux-mêmes. Tout est dans le dépassement des limites. Celles des autres, et celles de soi-même. Tout est dans l'entraînement quotidien, la solitude, le renoncement au monde. Une vie entièrement consacrée au vélo.

Dans l'épreuve, dans le malheur, ne jamais abdiquer. Ne jamais renoncer. Ne jamais perdre sa foi. Aussi longtemps que les deux jambes du coureur parviennent à tourner, il y a espoir, et vous n'êtes pas battu, et tout peut changer à tout moment de la course et les événements tout à coup peuvent tourner en votre faveur. Une course cycliste, c'est un éternel rebondissement. Elle est ainsi à l'image de la vie.

La grandeur passe par la souffrance. L'héroïsme, c'est passer par des épreuves. Le malheur n'est pas un absolu, il n'est pas irrémédiable, éternel, c'est une épreuve. Cette épreuve est nécessaire, qu'elle soit longue et dure, qu'elle soit terrible, atroce, une remontée de l'abîme, une nouvelle naissance, pour qu'il y ait reconnaissance, gloire, salut. Pour qu'il y ait communion avec le peuple, pour qu'il y ait transmission de souffrance et compassion, pour qu'il y ait toujours la petite flamme de l'espérance.

Vous vous êtes battu, vous avez perdu, mais vous n'avez jamais désespéré. C'est ainsi que vous triomphez même de vos jours sombres. Nul pessimisme, nul accablement, nulle délectation morose, nul nihilisme exalté, juste une simple force vitale, une force pure, la force de l'espérance, l'essence même du vélo. L'important n'est pas de gagner ou de perdre, l'important c'est de tout donner, c'est d'être généreux dans l'effort, c'est d'aimer se donner. Ce n'est pas pour rien que souvent dans le vélo, on admire plus les vaincus que les vainqueurs. Le peuple dit: «Il a tout perdu mais il a tout donné. Il est un des nôtres».

Le cyclisme est devenu un art inhérent. Il meurt dans l'impitoyable netteté de l'image télé, un «spectacle infi-

niment petit» qui marque «la fin du cyclisme comme écriture». On assiste à la mort clinique du vélo. Rien ne se passe. Tout est cadencé. L'ennui est total. L'épopée est morte. On n'avait qu'à suivre quelque peu le dernier Tour de France pour s'en rendre compte. La netteté est la mort du cyclisme qui doit toujours sortir du noir, sortir de l'ombre comme les rescapés sortent d'une expédition polaire ou les survivants d'une longue bataille, sortir de la poussière, sortir de la pluie et du vent, sortir de la chaleur qui écrase, sortir du noir, sortir de la souffrance pour atteindre la gloire héroïque, pas forcément la Gloire du vainqueur, mais la Gloire héroïque, la Gloire du survivant, la Gloire du coureur qui a maté les éléments et qui a terminé la course, la Gloire du coureur qui n'abandonne pas.

Ce n'est pas le dopage qui fait la grandeur des champions. C'est l'espérance, c'est «l'indestructible énergie» des hommes en rupture, des individus désirant être maîtres d'eux-mêmes. Dotés de corps d'exception, désirant échapper à leur condition humaine, ils se mettent en position sacrificielle. Le dopage moderne tue l'effort. Il tue la grandeur de ce sport, il tue la grandeur de l'homme: «Les protocoles récents instaurés par les corticoïdes puis les modifications sanguines et génétiques dessinent une approche froide; les dopés contemporains montrent des visages d'indifférence, ils ne suent pas, n'ouvrent plus la bouche, ils ont le front

propre, ils n'ont pas ce visage de folie et de possession. Les usages récents sont le syndrome apollinien d'une falsification descendue aux entrailles, rate et gésier compris. Les surfaces et les épidermes sont de marbre italien. Ces coursiers ne s'effondrent jamais. Ils ne risquent rien». Le coureur dégradé en cobaye de laboratoire. Docile, soumis, consensuel, il accepte de vendre son innocence première, son rêve de grandeur, son rêve d'épopée à la performance toujours plus parfaite de l'homme-machine dont le seul but est d'éliminer la souffrance. Si cela continue ainsi, il ne faudra pas s'étonner d'assister dans quelques années à des étapes de montagne disputées à cinquante à l'heure sans qu'il y ait la moindre émotion humaine. Et comment peut-il y en avoir dans la mesure où il ne s'agit plus de dépasser ses limites dans une démarche humaine de folie, mais au contraire de les repousser toujours plus loin dans une démarche scientifique, de les repousser au-delà même de l'humanité. C'est une dégradation perpétuelle de l'effort humain et du dépassement de soi qui s'opère dans le vélo comme partout ailleurs dans notre société moderniste où on assiste à l'effondrement d'une certaine forme d'exigence. Le culte du nihilisme rend petit ce qui est grand.

LARS KLAWONN

<sup>1</sup> Philippe Bordas, *Forcenés*, Fayard, Paris, 2008

## Le Coin du Ronchon

### Casimir contre Donald

Pour ou contre la monnaie unique européenne? Face à cette question que nous ne nous posons pas encore, les gens qui ne regardent les choses que par le petit bout de la lorgnette évoqueront les conséquences sur le pouvoir d'achat et sur la stabilité monétaire. Ceux qui ont le réflexe communautaire insisteront plutôt sur la perte symbolique que représente la disparition d'une monnaie.

Mais il y a aussi en Europe des peuples qui ont des raisons capitales de refuser l'utilisation de l'euro. Sait-on assez que la Banque nationale de Pologne émet tous ses billets à l'effigie des rois qui ont fait la grandeur du pays? Non pas des artistes, des scientifiques, des explorateurs ou des politiciens démocratiquement élus, mais de vrais rois portant couronne, barbe et moustache et ayant pour nom

Mieszko I<sup>er</sup>, Boleslaw et Casimir le Grand. Et aussi Ladislas Jagellon, qui ne portait ni barbe ni moustache mais n'en a pas moins battu les chevaliers teutoniques à Grunwald en 1410.

Ces fameux souverains et leurs hauts faits d'armes risquent de disparaître de la vie quotidienne de quarante millions de personnes avec l'arrivée probable, d'ici quelques années, de billets bruxellois décorés de misérables bouts de murs et de formes géométriques quelconques. Les Polonais permettront-ils un tel sacrilège? Sombrent-ils eux aussi dans le politiquement correct? Le pire est hélas à craindre si l'on songe qu'après avoir été dirigés par un roi qui s'appelait Casimir, ils se sont choisis aujourd'hui un premier ministre prénommé Donald.

LE RONCHON